

De l'épistémologie à l'épistémicide : le sociologue face au déni de scientificité des savoirs endogènes

Ameth BA

Université Gaston Berger de Saint-Louis, Laboratoire ARUT

ba.ameth1@ugb.edu.sn

Khalifa MBOW

Université Gaston Berger de Saint-Louis, Laboratoire URIC

mbow.khalifa@ugb.edu.sn

Résumé

L'objet de ce travail est de démontrer la scientificité des savoirs endogènes qui ont été victimes d'une marginalisation dans la production scientifique. À partir d'une approche souverainiste et d'une analyse de documents, il renseigne sur les insuffisances de l'épistémologie positiviste du nord et démontre, à la différence des tenants de la théorie décoloniale, que le sud, à travers ses savoirs endogènes, constitue un laboratoire où la littérature (orale et écrite), structurée autour de parémies et d'écrits soufis, permet de rendre compte de l'importance du contexte local-endogène dans la formation de l'esprit scientifique. Ce qui fait de la science un construit social impulsé par le génie endogène.

Mots-clés : approche souverainiste, construit social, épistémologie positiviste, savoirs endogènes, scientificité

Abstract

The purpose of this work is to demonstrate the scientificity of endogenous knowledge that has been marginalized in scientific production. In doing so, with a sovereignist approach and an analysis of documents, he informs on the inadequacies of the positivist epistemology of the north and demonstrates, unlike the proponents of the decolonial theory, that the south, through its endogenous knowledge, constitutes a laboratory where the literature (oral and written), structured around paremies and Sufi writings, makes it possible to account for the importance of the local-endogenous context in the formation of the scientific mind. This makes science a social construct.

Keywords: sovereignist approach, social construct, positivist epistemology, endogenous knowledge, scientificity

Introduction

La nécessité de comprendre le monde et les phénomènes qui nous entourent a constitué, depuis des siècles, une préoccupation majeure de l'Homme qui a mobilisé différents discours face à la complexité du réel. Si la magie, la religion, les mythes et les connaissances populaires ou savoirs endogènes ont constitué les premiers repères dans la tentative de compréhension du monde, c'est le discours de la science qui finit par s'imposer comme modèle pour l'explication des phénomènes sociaux. Cette science qui a émergé en occident se définit par son raisonnement rigoureux, méthodique, logique et ses résultats vérifiables. Dès lors, la compréhension et l'explication du réel se font en dehors de tout préjugé issu du sens commun. Ainsi, les savoirs endogènes, aussi appelés savoirs locaux (Tourneux, 2019) ou connaissances populaires (Niang, 2003) sont écartés de la gamme des connaissances scientifiques par l'épistémologie positiviste du nord qui prône une « opposition absolue » entre science et opinion (Bachelard, 1934).

Pendant, même si, l'épistémologie positiviste écarte ces savoirs endogènes comme connaissances dénuées de toute logique et de toute rigueur, il sied de souligner qu'en Afrique, ils ont, par le biais de personnes à la sagesse reconnue (griots, personnes âgées, chefs religieux, etc.) longtemps assuré l'ordre, la stabilité et le vivre ensemble. Les savoirs endogènes constituent un riche réservoir de connaissances issues d'une culture donnée. Ils renvoient à une connaissance vécue comme partie intégrante du patrimoine d'une société (Hountondji, 1994). En ce sens, la science telle que conçue par l'épistémologie classique ne prend pas en compte ces types de savoirs dans le processus de formation de l'esprit scientifique, en les considérant comme des obstacles à son développement.

Ce qui conduit à deux tendances : l'une partant de l'approche occidentale de la production scientifique, l'autre visant une valorisation des savoirs locaux dans l'entreprise scientifique. L'on s'interroge alors sur la scientificité de ces types de savoirs produits sous l'influence du cadre social et de l'héritage culturel. C'est pour élucider cette interrogation et renseigner la scientificité des savoirs endogènes que cet article s'appuie sur une approche souverainiste pour démontrer que le point de départ de tout projet scientifique demeure l'ancrage culturel, mettant en avant l'écologie des savoirs et le pluriversalisme comme modèles de production de la connaissance.

1. Science, épistémologie et savoirs endogènes

1.1. De la nécessité de démarginaliser les savoirs endogènes...

La question de la scientificité des savoirs endogènes ne trouve pas les mêmes réponses selon la position des chercheurs. Sans nier la rigueur et la logique qui encadrent la production de la connaissance scientifique, Abdoulaye Niang (2003) récuse tout rejet systématique du sens commun par l'homme de science. Il montre qu'à l'opposé de la conception épistémologique du nord, les connaissances populaires, provenant d'intellectuels anonymes du peuple ou de penseurs communautaires, regorge des rationalités et des objectivités variées et à portée et degré scientifiques inégaux. L'homme de science doit donc avoir une posture de doute méthodique envers le sens commun et non un préjugé entretenu : « (...) *non seulement, l'homme de science doit se départir des préjugés négatifs sur le sens commun, mais aussi, être prêt à considérer celui-ci comme un ensemble d'idées et de propositions théoriques à soumettre à l'épreuve de la réalité, selon les méthodes scientifiques éprouvées* » (Niang, 2003 : 4).

Du fait de leur usage de l'empirisme et de l'intuitionnisme, les savoirs endogènes, loin d'être totalement subjectifs et dépourvus de toute utilité scientifique, sont d'un atout immense pour la science. Il s'agit de les accorder plus de valeur en ce sens que dans toute société, et sur tout domaine, la science est précédée de ces savoirs antérieurs ou protosciences (Lévy-Leblond, 2004). Les savoirs endogènes sont donc au début de toute science. Alors, il serait important de procéder à leur démarginalisation et à leur intégration à la dynamique des recherches contemporaines (Hountondji, 1990). Cette démarginalisation, permettrait non seulement de restaurer aux savoirs endogènes leur statut épistémique, mais aussi de rompre avec cette logique d'extraversion scientifique.

Pour ce faire, il y a nécessité d'inventorier les possibilités de systématisation des conditions du pluriversalisme dans la production des savoirs (Ndiaye, 2021) et d'endogénéiser les concepts, théories et méthodes de recherche déployés pour appréhender la réalité dans les sociétés du sud (Ly, 1989 ; Sylla, 2020). Autrement dit, il s'agit de s'interroger et de prendre du recul face au monopole de la connaissance qui a conduit à une production des absences dans la science occidentalocentriste (De Santos, 2011). Pourtant, cette dernière s'est fortement ressourcée des savoirs endogènes. C'est ce que Paulin Hountondji (1990) rappelle en affirmant que « *La colonie n'était qu'un immense réservoir de faits scientifiques nouveaux, recueillis à l'état brut pour être communiqués aux laboratoires et centres de recherche métropolitains, qui se chargeaient, et pouvaient seuls se charger de les traiter théoriquement, de les interpréter, de les intégrer à leur juste place dans le système d'ensemble des faits connus et reconnus par la science* » (Hountondji, 1990 : 2).

1.2. Pour une épistémologie plurielle et inclusive

Le déni de scientificité des savoirs endogènes par l'épistémologie positiviste, résulte d'un rapport de force qui oppose le nord, détenteur des revues et institutions pour le classement et la publication de la production scientifique, et le sud marqué par une aliénation épistémique et une extraversion

vers le nord. Ce scientisme, engendre la colonialité des savoirs, l'épistémicide, le linguicide et l'injustice cognitive qui ont produit dans le sud à « *une castration psychique qui a abouti à des mécanismes inconscients de renoncement dans l'acte de production intellectuelle, sauf si celui-ci se manifeste sous la forme d'un mimétisme, d'une répétition du même dans le domaine des idées produites par le maître*¹ » (Niang, 2003 : 21). Il faut aussi souligner, dans cette marginalisation des savoirs endogènes, le rôle de la modernité avec ses lots de conséquences sur les autres cultures et les autres modes de vie, ainsi que le capitalisme qui, en mettant en avant les notions de propriété privée, d'individu indépendant et atomisé, de maximisation du profit, etc., relègue au second rang les autres économies (populaire, sociale et solidaire) au profit de l'économie marchande longtemps brandie par l'occident (Ndiaye, *Loc. Cit*). C'est une forme de violence épistémique infligée aux savoirs endogènes, entraînant, par conséquent, une méconnaissance des modèles identificatoires endogènes et leur négligence par les populations non occidentales elles-mêmes.

Toutefois, le caractère universel et objectif de la science a fortement été remis en cause au point qu'il est devenu aujourd'hui presque impertinent, voire impossible de parler de science au singulier. Si dans la tradition occidentale, la science est une connaissance objective et universelle, rigoureusement et logiquement démontrée, elle ne permet pourtant pas de saisir l'intelligibilité de certaines réalités du sud. Et pourtant, le but de toute science n'est rien d'autre que de comprendre les phénomènes naturels, mais aussi d'être utile à la société qui la produise. Les sociétés ne peuvent pas avoir une seule et unique science qui permet de comprendre tous les phénomènes naturels en raison de la complexité et de la variabilité du réel. Pour Jean-Marc Levy-Leblond « *toutes les cultures humaines disposent des outils intellectuels servant à permettre l'émergence de savoirs scientifiques* » (Levy-Leblond, 2004 : 4). Rejeter systématiquement les savoirs endogènes dans l'entreprise de production scientifique relève d'un préjugé qu'il faut combattre afin d'élargir les possibilités de production de la science qui peuvent s'enrichir à travers ces connaissances populaires. En réalité, il n'y a de science que s'il y a volonté subversive pour les paradigmes dominants ; une volonté démontrée à travers un raisonnement systématiquement convaincant et dans le but de les faire évoluer.

L'on se demande donc si la science et l'épistémologie positiviste du nord restent encore les seuls baromètres à l'aune desquels, doit se mesurer la scientificité des connaissances. Cette épistémologie positiviste, en tant qu'« *étude sur la science* » ou « *réflexion sur la connaissance spécifiquement scientifique* » (Soler, 2019), a laissé peu de place aux savoirs endogènes qui, à travers leur ancrage dans les us et coutumes « *sont le produit d'un long processus d'observation et de constats récurrents portant sur des faits et qui ont déjà fait leurs preuves* » (Ndiaye,

¹ Dans cet article, Abdoulaye Niang parle de maître pour faire référence au colonisateur qui non seulement a imposé aux colonisés sa domination politique, mais aussi la domination de son savoir.

2021 : 297). Considérer les savoirs endogènes comme non scientifiques, dénote l'ethnocentrisme occidental qui a longtemps guidé l'épistémologie positiviste du nord. D'où l'importance de s'inscrire dans une « *posture de désobéissance épistémique, intellectuelle et culturelle* » afin de rappeler aux prétentieux détenteurs de la seule connaissance scientifique considérée comme valable, que celle-ci est relative et dépend en large partie de déterminants spatio-temporels. Bref, elle est le produit de l'histoire et de la culture ; un produit social (Chan et al., 2020). C'est en ce sens qu'Abdoulaye Niang (2010) soulignait que la sociologie africaine devrait se baser sur la « *sociologie implicite* », incarnée par les proverbes et maximes, et utilisée pour forger un individu répondant aux normes de la société et capable de pérenniser le vivre ensemble (Sylla, 2020).

2. La scientificité des savoirs endogènes : une démonstration par la recherche en milieu africain

2.1. Les savoirs endogènes pour une science socialement ancrée

En tant qu'un produit social, la science se construit dans une société et dans une culture. Elle demeure alors, partielle et partiale. Ce qui fait qu'en termes de recherche et de production du savoir scientifique, il faut intégrer le contexte local avec les réalités socio-culturels. Comme production sociale et sociétale, la science se forme et se forge à travers les vécus des acteurs sociaux qui, surtout en sciences humaines et sociales, constituent les sujets d'études. Il faut donc passer par ces individus, membres d'une société pour appréhender les problématiques sociales et produire un discours scientifique. Sauf que, ce que le chercheur reçoit de ces derniers, ce n'est rien d'autre que leurs points de vue structurés autour de vécues, d'expériences, de croyances et de représentations. L'entretien constitue tout d'abord une relation sociale où, au moins, deux individus, parfois, de cultures différentes cherchent à interagir selon des intérêts différents : l'un cherche à recueillir des informations sur une problématique bien définie, l'autre cherche à répondre aux attentes du premier et à faire bonne impression. Deux enjeux différents qui exigent de la part du chercheur d'intégrer les codes et conduites du groupe social de l'interviewé d'une part, et d'autre part, d'accepter les conditions et les comportements de ce dernier. Cela nécessite un long travail de déblaiement pour entrer dans la peau des sujets sociaux qui ont la latitude de répondre convenablement en distillant les bonnes informations ou d'en dissimuler. La réussite d'un échange entre un chercheur et un informateur repose sur la qualité de la discussion et sur le rapport de confiance (Lessard-Hébert, Goyette & Boutin, 1997).

Lorsque la communication est défailante, le travail du chercheur perd tout son sens et toute sa qualité car l'acteur social a tendance à opposer un refus, à ignorer certaines questions ou de répondre avec lassitude et mépris. Dès lors, la formation du discours scientifique ne peut se faire en dehors du contexte social. Il s'agit donc, de prendre en compte les dimensions culturelles des interviewés puisqu'elles impactent sur la structure de leurs discours. Ces traits culturels ne sont

rien d'autre que ce qui constitue leur quotidien : les savoirs endogènes. En effet, la culture renvoie, selon Héra Yousfi, à « *un système de référence qui permet aux acteurs de faire du sens de leurs propres actions et du monde dans lequel ils vivent* » (Yousfi, 2007 : 25). Les savoirs endogènes demeurent des construits culturels constitutifs du *background* des populations en les permettant de se mouvoir dans un système social où ils représentent les référents en termes de connaissance. Lorsque la culture se perçoit comme une vitrine qui permet de donner du sens aux réalités dans lesquelles on baigne et qui garantissent la compréhension du monde, on peut alors recourir aux créations culturelles pour codifier la manière dont les interactions sociales se négocient par les agents et les groupes sociaux (d'Iribarne, 2006 ; Yousfi, 2007).

La formation de l'esprit scientifique en Afrique passe par le biais d'une socialisation, d'une transmission de façon de voir, d'analyser et de se représenter les réalités locales. Produire une connaissance scientifique doit intégrer, de facto, cette forme de constitution du savoir, contrairement à l'approche occidentale où la formation de l'esprit scientifique repose sur des obstacles épistémologiques à surmonter, sur des critères comme l'universalité et l'objectivité. En Afrique, la co-construction du savoir prend pour point de départ des savoirs ancrés et transmis de générations en générations, qui sont appelés dans le savoir scientifique occidental, des obstacles à surmonter pour la production de la science. Ce qui demeure obstacle ailleurs, est source de discours scientifique quelque part, dans d'autres sociétés, d'autres cultures. L'erreur se trouve dans le fait de vouloir homogénéiser les processus de formation de l'esprit scientifique en occultant la spécificité des peuples, le relativisme des procédés de construction du savoir scientifique.

Les savoirs endogènes en tant que connaissance scientifique, répondent à des critères de scientificité localement codifiés et socialement acceptés. Ce qui prévaut c'est l'acceptabilité sociale et culturelle. En effet, il ne faudrait pas perdre de vue que l'organisation des sociétés africaines fait que la reconnaissance sociale et la réputation constituent des aspects déterminants pour la production d'un savoir. Le proverbe qui dit « *en Afrique lorsqu'un vieillard meurt, c'est une bibliothèque qui brûle* » démontre cet aspect de la formation et de la transmission du savoir détenu par le vieillard qui symbolise l'ancienne génération et détenteur, par excellence, d'une connaissance encyclopédique sur la vie quotidienne. Ce qui renseigne sur l'importance de l'opinion et du sens commun qui, pour Gaston Bachelard et l'épistémologie classique, constituent des obstacles à la connaissance scientifique.

Contrairement à la considération de ce chercheur, ces deux sources intarissables d'idées, de croyances et de représentations demeurent des remparts pour une connaissance du sens et de la signification que les acteurs sociaux donnent à leur vécu. La science constitue, justement, une construction de second degré : le scientifique part du sens que les acteurs donnent à leurs actions pour l'attribuer un second sens. Il donne du sens (*etic*) au sens que les populations attribuent à leurs vécues (*emic*). Il est essentiel de

s'appuyer sur le sens commun et sur l'opinion car en justifiant leurs actions, les informateurs puisent dans un stock de représentations et de croyances en rapport avec leur univers social. Abdoulaye Niang (2003) renseignait déjà que le sens commun pense et il sait bien penser dès fois.

La science en étant un produit d'une société, d'une culture, permet, en même temps, aux membres de cette société et de cette culture d'avoir une édification sur les logiques de la vie sociale. C'est dans cette même logique que s'inscrit les savoirs endogènes : ils font comprendre aux individus le soubassement des interactions, l'importance du vivre ensemble, de la pérennisation des liens sociaux, en incorporant et en adoptant les codes et les conduites régis pour l'organisation des actions interindividuelles. La scientificité des savoirs endogènes se mesure par leur capacité à renseigner sur les principes de la vie en société, sur la quête du savoir et sur les principes de vie parmi ses pairs, l'humilité, la dignité et l'honneur. Cette éducation à la vie sociale passe par des parémies, de la comédie, des contes et légendes véhiculés à travers les instances traditionnelles de socialisation. Ces représentations populaires participent considérablement à la formation de l'esprit scientifique en contexte africain et sénégalais. Il est question de formater l'esprit de l'individu afin qu'il soit capable de produire une connaissance scientifique.

2.2. La tradition orale comme moyen de co-construction de la science

Dans la production scientifique en contexte africain et sénégalais, certaines connaissances véhiculées par la tradition orale (proverbes, dictons, etc.) y jouent un rôle crucial. Cette place de l'oralité dans la production des savoirs est déjà soulignée par Mahmoud Kati qui rappelait justement en 1913, l'importance des sources écrites et orales dans la production de connaissances. Yaovi Akakpo (2024), souligne à son tour le rôle joué par l'oralité dans le travail des scientifiques et l'impératif d'en faire un champ dans les études épistémologiques. Cette tradition orale, nous indique des pistes et itinéraires infaillibles pour produire de la connaissance scientifique. Des lors, elle nous informe sur l'importance de considérer les autres dans tout travail scientifique. Elle s'oppose en ce sens à ce qui est considéré comme connaissance universelle, théorisée par Hobbes, où « *l'homme est un loup pour l'homme* ». En contexte africain et sénégalais, le proverbe « *niit nitaye garabam* », c'est-à-dire « l'homme est le remède de l'homme » remet en cause cette affirmation. Ce proverbe nous appelle en tant qu'homme de science, à inclure la relation que le chercheur entretient avec ses semblables ; il est parce que les autres existent. Il doit intégrer ce critère dans son entreprise de production de connaissances scientifiques.

Dans le même sillage, Amadou Hampâté Ba nous amène, dans cette entreprise de formation du *socius* africain et de l'esprit scientifique, à *l'école du Caméléon* qu'il considère comme un excellent professeur. En réalité, pour cet écrivain africain, le Caméléon constitue une illustration pertinente pour la co-construction de la connaissance et l'adoption d'attitudes en faveur de l'entreprise scientifique. Cet animal se caractérise

par la « *prudence* », la « *précision* », l'« *adaptation* », la « *tolérance* » et le « *savoir vivre* ». En effet, le chercheur interrogeant des membres de sa société (ou d'une autre société) doit se forger une personnalité intégrant ces aspects de la vie sociale. Faire preuve de prudence et de tolérance dans la recherche, revient à comprendre qu'on n'est pas le seul chercheur à appréhender ou à avoir appréhendé telle ou telle autre problématique. C'est comprendre aussi qu'on peut ne pas avoir les mêmes référents culturels avec les informateurs, ce qui implique un certain niveau de tolérance et de savoir-vivre ; une sorte de réflexivité permanente. De plus, les savoirs endogènes enseignent l'humilité qui d'ailleurs constitue un principe de la science. Accepter que nous n'avons pas le monopole de la connaissance, que la connaissance reste inachevée parce que l'être connaissant est achevé. Il s'agit d'adopter le principe de l'inachèvement de la connaissance.

En dehors des proverbes, d'autres savoirs endogènes ici véhiculés par des érudits religieux, nous mettent en garde contre certains obstacles à la science. Inspirés par la religion, les enseignements de Cheikh Ahmadou Bamba dans *Kun katimann*, nous indiquent que les véritables handicaps épistémologiques demeurent en grande partie l'excès d'alimentation, les passions et l'impatience. Il y souligne :

- "Essaies toujours de te cacher toi qui es à la quête du savoir. Ainsi tu t'épargneras les épreuves et les peines. Aies de la détermination, ainsi tu dépasseras ta génération".
- "Ne te plains pas tout le temps des épreuves qui t'accablent. Sois courageux et agis de telle sorte que les gens croient que tu ne manques de rien".
- "Car la science n'est jamais octroyée à quelqu'un qui craint la faim, Saches que DIEU élève son serviteur qui fait preuve de patience".
- "Toi qui veux acquérir le savoir, révises à chaque fois, à chaque instant..."

De même, un autre savant sénégalais, El Hadj Malick Sy Maodo en écrivant « *Quantaratul Murid* » met le focus sur l'initiation psychologique en faveur de celui qui est à la quête du savoir. Cette éducation psychologique met le focus sur le chercheur lui-même, sur les attitudes qu'il doit adopter. La recherche nécessite un travail préalable où le scientifique intègre des comportements, une certaine façon de voir l'autre. Voir l'autre pas comme un étranger différent de nous, mais comme quelqu'un qui a sa propre conscience orientée selon son groupe social. C'est au chercheur, alors, de prendre ce patrimoine culturel comme un atout pour sa recherche. Les informations fournies par l'interlocuteur demeurent ce qu'il pense de ce qui lui est demandé en rapport avec son capital culturel. Dès lors, penser omettre ces représentations populaires de la production scientifique, en postulant qu'elles constituent un obstacle épistémique ou qu'elles ne relèvent pas de la science, c'est alimenter cette vision unilatérale, unidirectionnelle et unidimensionnelle longtemps portée et soutenue par les occidentaux. En réalité, ils mettent en place un

modèle de production scientifique qui serait universel et sur lequel toute entreprise scientifique doit s'aligner.

Ce modèle s'articule autour d'obstacles à surmonter, de critères comme l'objectivité, l'impartialité à prendre en compte, des critères de validité à intégrer, le principe du positivisme et du scientisme à poursuivre. Or, limiter la science à ces quelques aspects, c'est l'ôter de tout son charme mais aussi et surtout, c'est perdre de vue que la science constitue un construit social qui dépend majoritairement, du moins exclusivement, du contexte socio-culturel. Le péché épistémique du modèle occidental demeure d'une part de considérer une connaissance universelle comme une connaissance unilatéralement étendue dans le monde. D'autre part, l'erreur épistémique de ce modèle tient au fait de considérer une objectivité-impartialité menant à un super-scientisme.

Contrairement à la science occidentale, l'objectivité-impartialité renvoie à un état d'esprit, à une certaine conscience collective ; la subjectivité constitue, en quelque sorte, une objectivité socio-culturelle reposant sur le legs des anciens. Une connaissance qui résiste au temps et aux générations, aux chocs culturels, à la mondialisation, ne peut-être qu'une connaissance scientifique. L'universalité devrait apparaître comme une démocratisation du savoir plutôt que comme une connaissance unilatérale admise par tous et partout. Une connaissance demeure contextuelle et à contextualiser ; hors du contexte, ce qui est reconnu comme connaissance peut ne plus avoir cette valeur et, par conséquent, représenter autre chose. Gérard Fourez et *al.* renseignaient que l'universalité des sciences, ne réfère pas au fait de s'étendre de façon unilatérale à tout le monde, mais au fait que les scientifiques se sont accordés, à la suite « *de multiples rapports de forces, résistances, négociations et impositions* » (Fourez et al., 1997 : 17). Une science universelle se caractérise par son unicité et par son unité : or, la science se caractérise aujourd'hui à la fois par la pluralité des techniques et outils d'investigation avec à la base une spécialisation à plusieurs échelles, un morcellement du savoir et par la pléthore des traditions scientifiques.

Dans la production scientifique, les critères d'objectivité et d'impartialité se situent dans la posture que le chercheur adopte dans l'utilisation des ressources discursives collectées sur les informateurs qui puisent dans leur réservoir culturel. La subjectivité constitue le point de départ de toute recherche scientifique : du choix du sujet à la communication des résultats. Le chercheur, en sciences humaines et sociales par exemple s'appuie sur son intuition et après choix personnel pour sélectionner un objet, des acteurs et un terrain. L'hypothèse qui constitue généralement une réponse anticipée à la question de recherche, s'obtient à travers les idées préconçues, des préjugées et des représentations que le chercheur a de sa problématique. Il fait une sorte de prédiction sur ce que doit dire ses informateurs, il se représente les idées de ces derniers. Quoi de logique, si l'entreprise scientifique permet d'avoir des idées premières sur une réalité sociale, pourquoi la scientificité de la connaissance produite par ces populations serait-elle entachée ? Le problème demeure cette volonté accrue de

rendre la science universelle. Or, universaliser la science c'est appréhender les pratiques socio-culturelles, cognitives comme devant s'aligner à un modèle homogène qui, lors de sa théorisation n'a ni intégrer le contexte socio-culturel, ni les processus de transmissions de la connaissance dans une société donnée. C'est donc, une volonté d'aliénation de la pensée alors que tout processus réflexif se doit d'être libre. Ayant comme substrats les connaissances scientifiques ordinaires, les sciences humaines et sociales théorisent leur universalité en termes de contextes et de problématiques abordés. D'une part, les dynamiques sociales font que certaines thématiques existent dans certaines sociétés et pas dans d'autres. D'autre part la diversité des trajectoires historiques font que chaque société a ses spécificités et/ou des réalités qui lui sont propres. Certaines activités sociales se trouvent dans toutes les sociétés mais se vivent et se pratiquent différemment. En ce sens, comment une science universelle pourrait-elle être décrétée ? Comment un même discours, universel homogène pourrait-il être prononcé ? Par exemple, dans une société sénégalaise où le « *laabane* » et le « *Ndeup* » font figure de savoirs ancrés avec des significations symbolique et culturelle pour l'accès à une certaine place dans la hiérarchie sociale et pour la thérapeutique chez les *Lébous*, ce serait une erreur que l'entreprise scientifique omet ces deux pratiques dans le projet de production de la science. Ce qui demeure le plus caractéristique dans ce type d'exemple c'est comment universaliser une étude sur ces aspects culturels alors qu'ils n'existent pas dans d'autres sociétés.

Donc, l'universalité de la science, telle que décrite par les occidentaux, s'entache de préjugés, au moment où ces derniers reprochent aux savoirs locaux, une dose de préjugés et les considèrent, de facto, comme des handicaps à la science. Cette approche unilatérale fait fi du socioconstructivisme où les savoirs ordinaires apparaissent comme une aubaine, un terreau fertile pour la production scientifique. À titre d'exemple, l'échec ou le manque d'efficacité de la médecine conventionnelle a conduit à un recours important aux savoirs locaux pour solutionner certaines maladies que les médecins considèrent comme non curables, chroniques. C'est ainsi qu'en rédigeant *La Santé par les plantes*, Dr Eric Gbodossou met en place un canevas permettant de soigner chaque type de pathologie avec la posologie qu'il faut. Chaque type de maladie avec le traitement qui l'accompagne. De même, Sambou Ndiaye, en s'intéressant à l'inefficacité des mécanismes de lutte contre la Covid-19, note que la défiance des sénégalais face aux respects des gestes barrières lors de la Covid-19 peut s'expliquer d'une part, par une dissonance cognitive entre discours médico- institutionnelle et références symboliques communautaires et d'autre part, par une désobéissance épistémique de la société par rapport à l'État et à la médecine conventionnelle.

Ce qui prouve en quelque sorte l'importance des savoirs endogènes et la nécessité d'inclure les contextes sociaux dans le projet scientifique. Les vécus et les expériences modelés sous forme de représentations et de croyances doivent être prises en compte. Les savoirs locaux ont longtemps servi, avant

le développement de la médecine occidentale et continuent, jusqu'à présent d'attirer l'attention des patients. Surtout que la médecine dite traditionnelle détient, par excellence, un caractère providentiel, elle exclut l'impossibilité de guérir une pathologie. Toute maladie, sauf la mort, peut guérir. Ici, les savoirs endogènes se positionnent en tant que remède pour soulager les maux des populations et les faire retrouver leur équilibre sanitaire. Au moment où la médecine conventionnelle peine à prendre en charge certaines pathologies considérées comme chroniques, les ethnomédecines, la pharmacopée traditionnelle, proposent une palette de cures. Les protocoles endogènes de prise en charge s'articulent autour de pratiques, de croyances religieuses et socio-culturelles. Alors, entre deux modalités de connaissances, si l'une a des limites très visibles et palpables parce qu'incapable de remédier à certaines maladies, tandis que l'autre trouve tant bien que mal des articulations de plantes et d'astuces de grand-mère, de versets bibliques ou coraniques, quelle serait la « véritable » science, si l'objet de toute entreprise scientifique reste de rendre compte des problématiques des sociétés et de les solutionner ?

2.3. L'écologie des savoirs comme modèle de production scientifique

Adopter la perspective de l'écologie des savoirs, c'est considérer le pluralisme épistémologique, c'est accepter que les réalités demeurent plurielles, et que ces modalités de connaissance endogènes ne sont rien d'autre que des « protosciences » (Leblond, 2004). Ce faisant, appréhender la science comme création culturelle consiste à mettre en commun tous les processus de production de la connaissance sans les opposer, sans avoir une idée « négative » sur la méthode de l'autre, mais travailler côte-à-côte pour appréhender les problématiques de sociétés. Mettre en place une épistémologie pluraliste qui intègre les productions culturelles en tant que vecteurs de la production scientifique. Il s'agit d'engager l'entreprise scientifique en mettant en commun tous les procédés de production de la connaissance sans minimiser ou marginaliser. Il est question alors d'appréhender la science comme une création culturelle en mettant en relief la diversité culturelle en tant qu'elle porte une diversité scientifique. On fait advenir une nouvelle épistémologie du savoir enracinée dans la vie quotidienne des populations, sans établir une opposition ou une hiérarchisation entre les types de savoir : savoirs scientifiques et savoirs dits ordinaires.

On cherche à co-construire une connaissance avec l'autre sans prétendre produire une connaissance sur l'autre. Une entreprise scientifique où le nouveau référent conceptuel repose sur la co-construction, la coproduction, la pluridisciplinarité. Une production scientifique qui s'articule autour d'un dialogue entre les différentes sources de savoirs et les cultures, loin de cette épistémologie classique et eurocentriste. L'intérêt du pluriversalisme réside dans le fait d'inviter les chercheurs à un espace co-construit d'univers de savoirs différents. Il permet la co-construction des modalités et des critères de validation des savoirs reposant sur la reconnaissance l'acceptation, et le respect du protocole de

production du savoir en rapport avec chaque société, chaque culture (Ndiaye, 2021). Ce qui veut dire que la validité du savoir ne dépend que du cadre épistémologique de référence et non d'une prétendue visée universaliste : voilà le crédit apporté par l'écologie des savoirs et le pluriversalisme comme modèles de production et de validation de la science.

Conclusion

Cet article ne cherche pas à opposer foncièrement les savoirs endogènes à l'épistémologie positiviste, mais plutôt à montrer que ces savoirs, ancrés dans des contextes socio-culturels spécifiques, ont grandement contribué à l'avancée scientifique. Cela suggère que la validité scientifique d'un savoir ne devrait pas se mesurer uniquement par les obstacles qu'il surmonte ou son aspiration à l'universalité, d'autant plus que cette universalité impliquerait l'adoption d'un modèle unique de production scientifique.

En effet, divers outils et contextes de recherche conduisent inévitablement à une multiplicité de résultats et de connaissances. Les savoirs endogènes démontrent ainsi que la science est un construit social et que la connaissance est toujours partielle et subjective : chaque société a ses propres réalités. Ce qui peut être perçu comme un obstacle à la connaissance dans une culture peut être une source de savoirs dans une autre. D'où l'importance de promouvoir une écologie des savoirs et un pluriversalisme dans la production scientifique.

Cette diversité de repères permettrait de produire une science plus contextualisée, offrant une compréhension plus précise des réalités socio-culturelles. Par conséquent, elle garantirait que les solutions proposées soient mieux adaptées aux problématiques multiples et variées qui entravent le développement dans les pays du Sud, et plus particulièrement en Afrique. Il devient alors pertinent de se demander si l'indépendance économique et politique ne dépendrait pas fondamentalement de l'indépendance scientifique, condition essentielle à tout développement.

Bibliographie

Akakpo, Y. (2024). La science dans les traditions africaines. L'Harmattan, 196 p.

Bachelard, G. (1934). La formation de l'esprit scientifique. Contribution à une psychanalyse de la connaissance objective. Paris : Librairie philosophique J. Vrin, 5^e éd. 288 p.

Damus, O. (2023). Le rôle des savoirs des matrones dans la promotion de la santé, l'éducation à la santé et la prévention en Haïti. Les Éditions de l'Université de Sherbrooke, n°1, pp. 30-49

Damus, O. (2023). La pédagogie régénératrice et réparatrice. Les Éditions de l'Université de Sherbrooke, n°1, pp. 7-29

De Sousa Santos, B. (2011). Épistémologies du sud, Études rurales, vol. 187, no. 1, pp. 21-49.

- Hountondji, P. (Éd.). (1994). Les savoirs endogènes : pistes pour une recherche. Dakar CODESRIA, pp. 1-34
- Levy-Leblon, J-M. (2004). La science est-elle universelle ? *Alliage*, n°55-56.
- Moussavou, R. (2014). Savoirs endogènes en classe des sciences : points de vue d'enseignants et d'enseignantes en formation au Gabon, *Éducation relative à l'environnement*, vol.11
- Ndiaye, S. (2021). Décolonialité des savoirs endogènes africaines et pluriversalisme.
- Niang, A. (2003). La science, l'homme de science et le social : l'implication cognitive et éthique dans l'entreprise scientifique.
- Piron, F., Regulus, S. et Madiba M. S. D. (Éd.). (2016). Justice cognitive, libre accès et savoirs locaux, Éditions science et bien commun, Québec, 462 p.
- Roué, M. (2017). Savoir locaux et co-production des connaissances. In. Euzen, A. et al, (Éd). *Le développement durable à couvert*. CNRS Éditions, Paris, pp. 190-191
- Soler, L. (2019). Introduction à l'épistémologie. Ellipses Édition Marketing S. A, 3 è éd. Langue Français, Broché 336 p.
- Sylla, S. (2020). Discussion sur la pratique de la sociologie dans les contextes africain et sénégalais. <https://jcea.hypotheses.org/1174>.
- Tourneux, H. (2019). Les savoirs locaux : comment les découvrir et comment les transmettre. Clément Dili-Palaï. *Savoirs locaux, savoirs endogènes : entre crise et valeurs*, Editions du Schabel, pp. 15-29.
- UNESCO. (2020). La science ouverte au-delà du libre accès : Pour et avec les communautés. Un pas vers la décolonisation des savoirs.
- Vilkas, C. (1998). Matalon Benjamin, La construction de la science. De l'épistémologie à la sociologie de la connaissance scientifique. In. *Revue française de sociologie*, 39-2. Carrières masculines, carrières féminines. France-Allemagne, pp. 445-448.